

mi, prit la croix, vendit ses domaines et partit avec Rotrou du Perche. Quelques mois après, nous apprîmes qu'il avait été tué en Allemagne. Nous ne pouvions douter de quelle main le coup était parti ; mais eussions-nous eu la moindre incertitude là-dessus, les bravades et les vanteries de Hugues du Puiset l'auraient dissipée. Il faisait aussi partie de l'expédition, avec son frère Everard (1). Le cadavre de mon père fut trouvé en un lieu isolé, percé de plusieurs coups d'épée. Les traces de violence, le sang répandu çà et là sur le sol attestaient les efforts qu'il avait faits pour se défendre. Le vieux Gérard pourrait vous donner là-dessus des détails... peut-être. J'ai des raisons de croire qu'il y était : du moins, il ne s'en défend pas, ou s'en défend mal...

« Malgré la douleur que ce crime nous causa, nous étions heureux. Mon époux souffrait, il est vrai, de n'avoir point pris part à la sainte expédition ; il prétendait avoir fait vœu de partir ; mais le saint évêque Ives calma ses scrupules, en obtenant du pape Pascal une dispense, pour le cas où il se serait réellement engagé. Quelques années se passèrent ainsi. J'avais donné le jour à un fils ; cet événement sembla d'abord fixer les pensées de mon mari ; mais bientôt la nouvelle des succès des croisés réveilla son ardeur ; il ne se pardonnait pas d'avoir laissé échapper l'occasion de cueillir de si beaux lauriers. Enfin, son désir devint si fort, qu'il n'y put résister ; il n'eût osé, disait-il, se présenter aux regards de Dieu avec la tache de lâcheté et un vœu non accompli. Un second départ se préparait ; il jura qu'il en voulait être. Ne pouvant ni vaincre sa résolution, ni vivre séparée de lui, je résolus de le suivre. Le saint évêque, la pieuse recluse approuvèrent mon projet. Hélas ! Dieu ne communique pas toujours à ses élus le secret de ses desseins.

« Ce qui me décidait surtout à partir, c'était la crainte de me trouver exposée seule aux fureurs de notre ennemi : car, Everard ayant été tué au siège d'Antioche, son frère Hugues revenait continuer la série de ses crimes. Mon époux vendit donc ses terres, et nous partîmes emportant avec nous notre unique trésor, un enfant de trois ans. Cette seconde expédition avait pour chefs Guillaume duc d'Aquitaine, qui commandait à lui seul plus de cent mille hommes Français, Allemands et Italiens ; Hugues le Grand, frère du roi, qui n'en conduisait guère moins, et Etienne comte de Bourgogne ; tous les trois avaient déjà fait partie de la première expédition. Une foule de prélats et de dames illustres voulurent faire partie de ce voyage. Cette circonstance, je l'avoue, ne contribua pas peu à m'affermir ; un saint désir m'animait, sans doute, de voir aussi les lieux consacrés par la présence de notre divin Sauveur ; mais mon caractère timide ne se fût point accommodé d'un si lointain pèlerinage, si l'exemple de tant de nobles femmes n'eût exercé sur moi son influence.

« Nous traversâmes la Hongrie et la Thrace, à travers bien des incommodités et des souffrances ; mais le zèle nous soutenait, et la certitude de trouver

nos aînés établis en Palestine rendait du cœur aux plus faibles. Nous passâmes en Asie par le détroit de l'Hellespont. A Constantinople, les seigneurs français crurent devoir présenter leurs devoirs à l'empereur grec ; mais sur ce qu'il exigeait qu'on lui fît hommage de toutes les terres que l'on conquerrait, le duc Guillaume lui répondit avec une certaine hauteur, qui l'indisposa singulièrement contre l'armée croisée. En véritable Grec, il sut dissimuler son ressentiment ; et, conservant toujours les dehors d'une sincère bienveillance, il usa d'une perfidie qui nous coûta cher. Sous prétexte de nous faire passer par des chemins plus courts, il nous donna des guides qui nous perdirent dans les déserts. Oh ! que de souffrances nous dûmes endurer ! Jugez quelle était ma situation, à moi pauvre mère, traînant un enfant de quatre ans à travers des régions désertes ou hostiles, n'ayant pas de pain ou pas d'eau à lui donner, continuellement exposée à le voir périr de misère, ou à tomber avec lui aux mains de l'ennemi ! Non, aucune langue ne pourrait rendre ce que je souffris dans cette horrible traversée ; et au passage de cette rivière, où l'ennemi, secrètement averti, nous attendit, et nous tua en un jour plus de cinquante mille personnes. Comprenez-vous, jeune fille, ce que mon cœur de femme, d'épouse, de mère dut endurer d'angoisses de toutes sortes ? Nous n'échappâmes tous les trois que par miracle. Mon fils et moi restâmes toute une nuit cachés sous un tas de cadavres. Hélas ! il eût été bon pour nous de mourir... La lune qui nous éclairait alors, nous éclaire encore aujourd'hui... Qu'elle se lève et qu'elle dise si je mens, ou si je raconte la vérité !

Un moment, les gestes bizarres, les paroles mystérieuses suspendirent le récit de l'étrangère ; mais, fort heureusement, la lune s'étant de nouveau cachée sous les nuages, les étranges manies diminuèrent insensiblement, puis cessèrent tout à coup.

— Et que devîntes-vous ensuite ? dit Roselle, que ce récit attachait.

— O jeune fille, épargnez à une femme, à une chrétienne, à une épouse, à une mère la douleur que ces souvenirs réveillent. Le courage me manquerait pour pousser jusqu'au bout ces douloureux détails.

— Arrivâtes-vous enfin aux saints lieux ?

— Oui. Nous visitâmes Antioche, Edesse, Damas... Oh ! ce seul mot me trouble, m'agite le corps et l'âme.. Elle y était, elle, par une nuit comme celle-ci... mais elle n'avait pas cette barbe jaune que lui fait votre air grossier... C'est de là que date mon mal... Il m'empêche de vivre, et il ne me fait pas mourir...

— Votre mari combattit-il contre les ennemis ?

— Il combattit et se couvrit de gloire. Demandez-le à Hugues le Grand, frère du roi... Mais il est mort. Demandez-le alors au noble Etienne de Bourgogne, et à l'illustre Etienne d'Oiselay : ces intrépides guerriers, l'honneur et la fleur de la chevalerie française... Oui, il se battit, et Dieu sait combien de Sarrasins tombèrent sous sa vaillante épée...

— Et que devint-il enfin ?

— Qu'en sais-je ? Je fus enlevée par l'ennemi, dans une surprise ; je fus séparée de mon époux et de mon fils.

(1) Everard III, sire du Puiset, partit en 1096 pour la Terre-sainte, en compagnie de Hugues son frère (Doyen, *Hist. de Chartres*, t. I, p. 184.)